

Il n'y avait qu'une mauvaise chandelle pour éclairer. Le notaire était assis au coin d'un feu où fumait un restant de tison... Quelle baraque !... Je n'avais jamais vu M. Ferrand... Dieu de Dieu, est-il vilain ! En voilà encore un qui aurait beau m'offrir le trône de l'Arabie pour faire des traits à Alfred...

— Et le notaire ?... a-t-il paru frappé de la beauté de Cécily ?

— Est-ce qu'on peut le savoir avec ses lunettes vertes !... un vieux sacristain pareil, ça ne doit pas se connaître en femmes. Pourtant, quand nous sommes entrées toutes les deux, il a fait comme un soubresaut sur sa chaise ; c'était sans doute l'étonnement de voir le costume alsacien de Cécily ; car elle avait (en cent milliards de fois mieux) la tournure d'une de ces marchandes de petits balais, avec ses cotillons courts et ses jolies jambes chaussées de bas bleus à coins rouges ; sapristie... quel mollet !... et la cheville si mince !... et le pied si mignon !... finalement le notaire a eu l'air ahuri en la voyant.

— C'était sans doute la bizarrerie du costume de Cécily qui le frappait.

— Faut croire ; mais le moment croustillieux approchait. Heureusement je me suis rappelé la maxime que vous m'avez dite, M. Rodolphe ; ç'a été mon salut.

— Quelle maxime ?

— Vous savez : *C'est assez que l'un veuille pour que l'autre ne veuille pas, ou que l'un ne veuille pas pour que l'autre veuille.* Alors je me dis à moi-même : Il faut que je débarrasse mon roi des locataires de son Allemande, en la colloquant au maître de Louise ; hardi ! je vas faire une frime, et voilà que je dis au notaire, sans lui donner le temps de respirer.

« Pardon, monsieur, si ma nièce vient habillée à la mode de son pays ; mais elle arrive, elle n'a que ces vêtements-là, et je n'ai pas de quoi lui en faire faire d'autres, d'autant plus que ça ne sera pas la peine ; car nous venons seulement pour vous remercier d'avoir dit à madame Séraphin que vous consentiez à voir Cécily, d'après les bons renseignements que j'avais donnés sur elle ; mais je ne crois pas qu'elle puisse convenir à monsieur.

— Très-bien, madame Pipelet.

« — Pourquoi votre nièce ne me conviendrait-elle pas ? » dit le notaire, qui s'était remis au coin de son feu, et avait l'air de nous regarder par-dessus ses lunettes.

« — Parce que Cécily commence à avoir le mal

« du pays, monsieur. Il n'y a pas trois jours qu'elle est ici et elle veut déjà s'en retourner, quand elle devrait mendier sur la route en vendant des petits balais comme ses payses.

« — Et vous qui êtes sa parente, me dit M. Ferrand, vous souffririez cela ?

« — Dame, monsieur, je suis sa parente, c'est vrai ; mais elle est orpheline, elle a vingt ans, et elle est maîtresse de ses actions.

« — Bah ! bah ! maîtresse de ses actions, à cet âge-là on doit obéir à ses parents ; » reprit-il brusquement.

Là-dessus voilà Cécily qui se met à pleurnicher et à trembler en se serrant contre moi ; c'était le notaire qui lui faisait peur, bien sûr.

— Et Jacques Ferrand ?

— Il grommelait toujours en marronnant :

« — Abandonner une fille à cet âge-là, c'est vouloir la perdre ! S'en retourner en Allemagne en mendiant, belle ressource ! Et vous, sa tante, vous souffrez une telle conduite ?... »

Bien, bien, que je me dis, tu vas tout seul, grigou ; je te colloquerai Cécily ou j'y perdrai mon nom.

« — Je suis sa tante, c'est vrai, que je réponds en grognant, et c'est une malheureuse parenté pour moi ; j'ai bien assez de charges ; j'aimerais autant que ma nièce s'en aille que de l'avoir sur les bras. Que le diable emporte les parents qui vous envoient une grande fille comme ça sans seulement l'affranchir ! »

Pour le coup, voilà Cécily qui avait l'air d'avoir le mot, qui se met à fondre en larmes... Là-dessus le notaire prend son creux comme un prédicateur, et se met à me dire :

« — Vous devez compte à Dieu du dépôt que la Providence a remis entre vos mains ; ce serait un crime que d'exposer cette jeune fille à la perte. Je consens à vous aider dans une œuvre charitable ; si votre nièce me promet d'être laborieuse, honnête et pieuse, et surtout de ne jamais, mais jamais sortir de chez moi, j'aurai pitié d'elle et je la prendrai à mon service.

« — Non, non, j'aime mieux m'en retourner au pays, » dit Cécily en pleurant encore.

— Sa dangereuse fausseté ne lui a pas fait défaut... pensa Rodolphe ; la diabolique créature a, je le vois, parfaitement compris les ordres du baron de Graün. Puis le prince reprit tout haut :

« M. Ferrand paraissait-il contrarié de la résistance de Cécily ?

— Oui, M. Rodolphe ; il marronnait entre ses dents et il lui a dit brusquement :

« — Il ne s'agit pas de ce que vous aimeriez



« mieux, mademoiselle, mais de ce qui est convenable et décent; le ciel ne vous abandonnera pas, si vous menez une bonne conduite et si vous accomplissez vos devoirs religieux. Vous serez ici dans une maison aussi sévère que sainte; si votre tante vous aime réellement, elle profitera de mon offre; vous aurez des gages faibles d'abord, mais si par votre sagesse et votre zèle vous méritez mieux, plus tard peut-être, je les augmenterai. »

Bon! que je m'écrie à moi-même, enfoncé le notaire! voilà Cécily colloquée chez toi, vieux fesse-mathieu, vieux sans-cœur! La Séraphin était à ton service depuis des années, et tu n'as pas seulement l'air de te souvenir qu'elle s'est noyée avant-hier. Et je reprends tout haut :

« — Sans doute, monsieur, la place est avantageuse, mais si cette jeunesse a le mal du pays...

« — Ce mal passera, me répond le notaire; voyons, décidez-vous... est-ce oui ou non?... Si vous y consentez, amenez-moi votre nièce demain soir à la même heure, et elle entrera tout de suite à mon service... mon portier la mettra au fait... Quant aux gages, je donne en commençant vingt francs par mois et nourrie.

« — Ah! monsieur, vous mettrez bien cinq francs de plus?...

« — Non, plus tard... si je suis content, nous verrons... Mais je dois vous prévenir que votre nièce ne sortira jamais, et que personne ne viendra la voir.

« — Eh! mon Dieu, monsieur, qui voulez-vous que vienne la voir? Elle ne connaît que moi à Paris, et j'ai ma porte à garder; ça m'a assez dérangée d'être obligée de l'accompagner ici, vous ne me verrez plus, elle me sera aussi étrangère que si elle n'était jamais venue de son pays. Quant à ce qu'elle ne sorte pas, il y a un moyen bien simple: laissez-lui le costume de son pays, elle n'osera pas aller habillée comme cela dans les rues.

« — Vous avez raison, me dit le notaire; c'est d'ailleurs respectable de tenir aux vêtements de son pays... Elle restera donc vêtue en Alsacienne.

« — Allons, que je dis à Cécily, qui, la tête basse, pleurnichait toujours, il faut te décider, ma fille; une bonne place, dans une honnête maison, ne se trouve pas tous les jours; et d'ailleurs, si tu refuses, arrange-toi comme tu voudras, je ne m'en mêle plus. »

Là-dessus Cécily répond en soupirant, le cœur tout gros, qu'elle consent à rester, mais à condition

que si dans une quinzaine de jours le mal du pays la tourmente trop, elle pourra s'en aller.

« — Je ne veux pas vous garder de force, dit le notaire, et je ne suis pas embarrassé de trouver des servantes. Voilà votre denier à Dieu; votre tante n'aura qu'à vous ramener ici demain soir. »

Cécily n'avait pas cessé de pleurnicher. J'ai accepté pour elle le denier à Dieu de quarante sous de ce vieux pingre, et nous sommes revenues ici.

— Très-bien, madame Pipelet! je n'oublie pas ma promesse; voilà ce que je vous ai promis si vous parveniez à me placer cette jeune fille qui m'embarrassait...

— Attendez à demain, mon roi des locataires, dit madame Pipelet en refusant l'argent de Rodolphe; car enfin M. Ferrand n'a qu'à se raviser, quand ce soir je vas lui conduire Cécily...

— Je ne crois pas qu'il se ravise; mais où est-elle?

— Dans le cabinet qui dépend de l'appartement du commandant; elle n'en bouge pas, d'après vos ordres; elle a l'air résigné comme un mouton, quoiqu'elle ait des yeux... ah! quels yeux!... Mais à propos du commandant, est-il intrigant! Lorsqu'il est venu lui-même surveiller l'emballement de ses meubles, est-ce qu'il ne m'a pas dit que s'il venait ici des lettres adressées à une *madame Vincent*, c'était pour lui, et de les lui envoyer *rue Mondovi, n° 5*? Il se fait écrire sous un nom de femme, ce bel oiseau! comme c'est malin!... Mais ce n'est pas tout, est-ce qu'il n'a pas eu l'effronterie de me demander ce qu'était devenu son bois?... « Votre bois!... pourquoi donc pas votre forêt, tout de suite? » que je lui ai répondu. Tiens, c'est vrai, pour deux mauvaises voies... de rien du tout: une de flotté et une de neuf, car il n'avait pas pris tout bois neuf, le grippe-sou... faisait-il son embarras! Son bois? « Je l'ai brûlé votre bois, que je lui dis, pour sauver vos effets de l'humidité; sans cela, il aurait poussé des champignons sur votre calotte brodée et sur votre robe de chambre de ver luisant, que vous avez mise joliment souvent pour le roi de Prusse... en attendant cette petite dame qui se moquait de vous. »

Un gémissement sourd et plaintif d'Alfred interrompit madame Pipelet.

« Voilà le vieux chéri qui rumine, il va s'éveiller... vous permettez, mon roi des locataires?

— Certainement... j'ai d'ailleurs encore quelques renseignements à vous demander.

— Eh bien!... vieux chéri, comment ça va-t-il? demanda madame Pipelet à son mari, en ouvrant ses rideaux; voilà M. Rodolphe, il sait la nouvelle



infamie de Cabrion, il te plaint de tout son cœur.

— Ah ! monsieur, dit Alfred en tournant languissamment sa tête vers Rodolphe, cette fois je n'en relèverai pas... le monstre m'a frappé au cœur... je suis l'objet des brocards de la capitale... mon nom se lit sur tous les murs de Paris... accolé à celui de ce misérable, *Pipelet—Cabrion*, avec un énorme trait d'union... *móssieur*... un trait d'union... *Moi*... uni à cet infernal polisson aux yeux de la capitale de l'Europe !

— M. Rodolphe sait cela... mais ce qu'il ne sait pas, c'est ton aventure d'hier soir avec ces deux grandes drôlesses.

— Ah ! monsieur, il avait gardé sa plus monstrueuse infamie pour la dernière; celle-là a passé toutes les bornes, dit Alfred d'une voix dolente.

— Voyons, mon cher M. Pipelet... racontez-moi ce nouveau malheur.

— Tout ce qu'il m'a fait jusqu'à présent n'était rien auprès de cela, monsieur... Il est arrivé à ses fins... grâce aux procédés les plus honteux... Je ne sais si je vais avoir la force de ce narré... la confusion... la pudeur m'entraveront à chaque pas. »

M. Pipelet s'étant mis péniblement sur son séant, croisa pudiquement les revers de son gilet de laine, et commença *en ces termes* :

« Mon épouse venait de sortir; absorbé dans l'amertume que me causait la nouvelle prostitution de mon nom écrit sur tous les murs de la capitale, je cherchais à me distraire en m'occupant d'un ressemblage d'une botte vingt fois reprise et vingt fois abandonnée, grâce aux opiniâtres persécutions de mon bourreau. J'étais assis devant une table, lorsque je vois la porte de ma loge s'ouvrir et une femme entrer.

« Cette femme était enveloppée d'un manteau à capuchon; je me soulevai honnêtement de mon siège et portai la main à mon chapeau. A ce moment une seconde femme, aussi enveloppée d'un manteau à capuchon, entre dans ma loge et ferme la porte en dedans...

« Quoique étonné de la familiarité de ce procédé et du silence que gardaient les deux femmes, je me ressoulève de ma chaise, et je reporte la main à mon chapeau... Alors, monsieur... non, non, je ne pourrai jamais... ma pudeur se révolte...

— Voyons, vieille bégueule... nous sommes entre hommes... va donc.

— Alors, reprit Alfred en devenant cramoisi, les manteaux tombent, et qu'est-ce que je vois? Deux espèces de sirènes ou de nymphes, sans autres vêtements qu'une tunique de feuillage, la tête aussi couronnée de feuillage; j'étais pétrifié... Alors toutes

deux s'avancent vers moi en me tendant leurs bras comme pour m'engager à m'y précipiter (1)...

— Les coquines!... dit Anastasie.

— Les avances de ces impudiques me révoltèrent, reprit Alfred, animé d'une chaste indignation, et, selon cette habitude qui ne m'abandonne jamais dans les circonstances les plus critiques de ma vie, je restai complètement immobile sur ma chaise: alors, profitant de ma stupeur, les deux sirènes s'approchèrent avec une espèce de cadence, en faisant des ronds de jambes et en arrondissant les bras... Je m'immobilisai de plus en plus. Elles m'atteignent... elles m'enlacent...

— Enlacer un homme d'âge et marié... les grelines! Ah! si j'avais été là... avec mon manche à balai, s'écria Anastasie... je vous en aurais donné de la cadence et des ronds de jambes, gourgandines!

— Quand je me sens enlacé, reprit Alfred, mon sang ne fait qu'un tour... j'ai la petite mort... Alors l'une des sirènes... la plus effrontée, une grande blonde, se penche sur mon épaule, m'enlève mon chapeau, et... me met le chef à nu, toujours en cadence... avec des ronds de jambes et en arrondissant les bras. Alors sa complice tirant une paire de ciseaux de son feuillage... rassemble en une énorme mèche tout ce qui me restait de cheveux derrière la tête, et me coupe le tout, monsieur, le tout... toujours avec des ronds de jambes, puis elle dit en chantonnant et en cadencant: « C'est pour Cabrion... » Et l'autre impudique de répéter en chœur: « C'est pour Cabrion... c'est pour Cabrion! »

Après une pause accompagnée d'un soupir douloureux, Alfred reprit:

« Pendant cette impudente spoliation... je lève les yeux et je vois collée aux vitres de la loge la figure infernale de Cabrion avec sa barbe et son chapeau pointu... il riait... il riait... il était hideux. Pour échapper à cette vision odieuse, je ferme les yeux... Quand je les ai rouverts, tout avait disparu... je me suis retrouvé sur ma chaise... le chef à nu et complètement dévasté!... Vous le voyez, monsieur, Cabrion est arrivé à ses fins à force de ruse, d'opiniâtreté et d'audace... et par quels moyens, mon Dieu!... Il voulait me faire passer pour son ami!... il a commencé par afficher ici que nous faisons commerce d'amitié ensemble. Non content de cela... à cette heure mon nom est accolé au sien sur tous les murs de la capitale avec un énorme trait d'union... Il n'y a pas à cette heure un habitant de Paris qui mette en doute mon intimité avec ce misérable; il voulait de mes cheveux, il en a... il les a tous,

(1) Deux danseuses de la Porte-Saint-Martin, amies de Cabrion, vêtues de maillots et d'un costume de ballet.



grâce aux exactions de ces sirènes effrontées. Maintenant, monsieur, vous le voyez, il ne me reste qu'à quitter la France... ma belle France... où je croyais vivre et mourir!... »

Et Alfred se rejeta à la renverse sur son lit en joignant les mains.

« Mais au contraire, vieux chéri, maintenant qu'il a de tes cheveux, il te laissera tranquille.

— Me laisser tranquille! s'écria M. Pipelet avec un soubresaut convulsif; mais tu ne le connais pas, il est insatiable. Maintenant qui sait ce qu'il voudra de moi? »

Rigolette, paraissant à l'entrée de la loge, mit un terme aux lamentations de M. Pipelet.

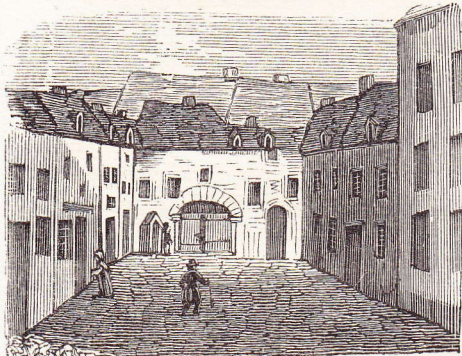
« N'entrez pas, mademoiselle, cria M. Pipelet, fidèle à ses habitudes de chaste susceptibilité. Je suis au lit et en linge. »

Ce disant, il tira un de ses draps jusqu'à son menton; Rigolette s'arrêta discrètement au seuil de la porte.

« Justement, ma voisine, j'allais chez vous, lui dit Rodolphe. Veuillez m'attendre un moment. » Puis s'adressant à Anastasie : « N'oubliez pas de conduire Cécily ce soir chez M. Ferrand.

— Soyez tranquille, mon roi des locataires, à sept heures elle y sera installée. Maintenant que la femme Morel peut marcher, je la prierai de garder ma loge, car Alfred ne voudrait pas, pour un empire, rester tout seul. »

### CXIII. — VOISIN ET VOISINE.



LES roses du teint de Rigolette pâlissaient de plus en plus; sa charmante figure, jusqu'alors si fraîche, si

ronde, commençait à s'allonger un peu; sa piquante physionomie, ordinairement si animée, si vive, était devenue sérieuse et plus triste encore qu'elle ne l'était lors de la dernière entrevue de la grisette et de Fleur de-Marie à la porte de la prison de Saint-Lazare.

« Combien je suis contente de vous rencontrer, mon voisin, dit Rigolette à Rodolphe, lorsque celui-ci fut sorti de la loge de madame Pipelet. J'ai bien des choses à vous dire, allez... »

— D'abord, ma voisine, comment vous portez-vous? Voyons, cette jolie figure... est-elle toujours rose et gaie? Hélas! non; je vous trouve pâle... Je suis sûr que vous travaillez trop...

— Oh non! M. Rodolphe, je vous assure que maintenant je suis faite à ce petit surcroît d'ouvrage... Ce qui me change, c'est tout bonnement le chagrin. Mon Dieu oui! toutes les fois que je vois ce pauvre Germain, je m'attriste de plus en plus.

— Il est donc toujours bien abattu?

— Plus que jamais, M. Rodolphe, et ce qui

est désolant, c'est que tout ce que je fais pour le consoler tourne contre moi, c'est comme un sort... » Et une larme vint voiler les grands yeux noirs de Rigolette.

« Expliquez-moi cela, ma voisine.

— Hier, par exemple, je vais le voir et lui porter un livre qu'il m'avait priée de lui procurer, parce que c'était un roman que nous lisions dans notre bon temps de voisinage. A la vue de ce livre, il fond en larmes; cela ne m'étonne pas, c'était bien naturel... Dame!... ce souvenir de nos soirées si tranquilles, si gentilles au coin de mon poêle, dans ma jolie petite chambre, comparer cela à son affreuse vie de prison, pauvre Germain! c'est bien cruel.

— Rassurez-vous, dit Rodolphe à la jeune fille, lorsque Germain sera hors de prison, et que son innocence sera reconnue, il retrouvera sa mère, des amis, et il oubliera bien vite auprès d'eux et de vous ces durs moments d'épreuve.

— Oui, mais jusque-là, M. Rodolphe, il va encore se tourmenter davantage. Et puis ce n'est pas tout...

— Qu'y a-t-il encore?

— Comme il est le seul honnête homme au milieu de ces bandits, ils l'ont en grippe, parce qu'il ne peut pas prendre sur lui de frayer avec eux. Le gardien du parloir, un bien brave homme, m'a dit d'engager Germain, dans son intérêt, à être moins fier... à tâcher de se familiariser avec ces mauvaises gens... mais il ne le peut pas, c'est plus fort que lui, et je tremble qu'un jour ou l'autre on ne lui fasse du mal... » Puis s'interrompant tout à coup,



et essuyant ses larmes, Rigolette reprit : « Mais, voyez donc, je ne pense qu'à moi, et j'oublie de vous parler de la Goualeuse.

— De la Goualeuse ? dit Rodolphe avec surprise.

— Avant-hier, en allant voir Louise à Saint-Lazare... je l'ai rencontrée.

— La Goualeuse ?

— Oui, M. Rodolphe.

— A Saint-Lazare ?

— Elle en sortait avec une vieille dame.

— C'est impossible !... s'écria Rodolphe stupéfait.

— Je vous assure que c'était bien elle, mon voisin.

— Vous vous serez trompée.

— Non, non ; quoiqu'elle fût vêtue en paysanne, je l'ai tout de suite reconnue ; elle est toujours bien jolie, quoique pâle, et elle a le même petit air doux et triste qu'autrefois.

— Elle à Paris... sans que j'en sois instruit ! Je ne puis le croire. Et que venait-elle faire à Saint-Lazare ?

— Comme moi, voir une prisonnière sans doute ; je n'ai pas eu le temps de lui en demander davantage ; la vieille dame qui l'accompagnait avait l'air si grognon et si pressé... Ainsi, vous la connaissez aussi la Goualeuse, M. Rodolphe ?

— Certainement.

— Alors plus de doute, c'est bien de vous qu'elle m'a parlé.

— De moi ?

— Oui, mon voisin. Figurez-vous que je lui racontais le malheur de Louise et de Germain, tous deux si bons, si honnêtes et si persécutés par ce vilain M. Jacques Ferrand, me gardant bien de lui apprendre, comme vous me l'aviez défendu, que vous vous intéressiez à eux ; alors la Goualeuse m'a dit que si une personne généreuse qu'elle connaissait était instruite du sort malheureux et peu mérité de mes deux pauvres prisonniers, elle viendrait bien sûr à leur secours ; je lui ai demandé le nom de cette personne, et elle vous a nommé, M. Rodolphe.

— C'est elle, c'est bien elle...

— Vous pensez que nous avons été bien étonnées toutes deux de cette découverte ou de cette ressemblance de nom, aussi nous nous sommes promis de nous écrire si notre Rodolphe était le même... Et il paraît que vous êtes le même, mon voisin.

— Oui, je me suis aussi intéressé à cette pauvre enfant... Mais ce que vous me dites de sa présence à Paris me surprend tellement que si vous ne m'aviez pas donné tant de détails sur votre entrevue avec elle, j'aurais persisté à croire que vous vous trompiez... Mais adieu... ma voisine, ce que vous venez

de m'apprendre à propos de la Goualeuse m'oblige de vous quitter... Restez toujours aussi réservée à l'égard de Louise et de Germain sur la protection que des amis inconnus leur manifesteront lorsqu'il en sera temps. Ce secret est plus nécessaire que jamais. A propos, comment va la famille Morel ?

— De mieux en mieux, M. Rodolphe : la mère est tout à fait sur pied maintenant, les enfants reprennent à vue d'œil. Tout le ménage vous doit la vie, le bonheur... Vous êtes si généreux pour eux... Et ce pauvre Morel, lui, comment va-t-il ?

— Mieux... J'ai eu hier de ses nouvelles ; il semble avoir de temps en temps quelques moments lucides ; on a bon espoir de le guérir de sa folie... Allons, courage, et à bientôt, ma voisine... Vous n'avez besoin de rien ? Le gain de votre travail vous suffit toujours ?

— Oh ! oui, M. Rodolphe, je prends un peu sur mes nuits, et ce n'est guère dommage, allez, car je ne dors presque plus...

— Hélas ! ma pauvre petite voisine, je crains bien que *papa Crétu* et *Ramonette* ne chantent plus beaucoup s'ils vous attendent pour commencer.

— Vous ne vous trompez pas, M. Rodolphe ; mes oiseaux et moi nous ne chantons plus ; mon Dieu, non ; mais, tenez, vous allez vous moquer, eh bien ! il me semble qu'ils comprennent que je suis triste ; oui, au lieu de gazouiller gaiement quand j'arrive, ils font un petit ramage si doux, si plaintif, qu'ils ont l'air de vouloir me consoler. Je suis folle, n'est-ce pas, de croire cela, M. Rodolphe ?

— Pas du tout ; je suis sûr que vos bons amis les oiseaux vous aiment trop pour ne pas s'apercevoir de votre chagrin.

— Au fait, ces pauvres petites bêtes sont si intelligentes, dit naïvement Rigolette, très-contente d'être rassurée sur la sagacité de ses compagnons de solitude.

— Sans doute, rien de plus intelligent que la reconnaissance... Allons, adieu... Bientôt, ma voisine, avant peu, je l'espère, vos jolis yeux seront redevenus bien vifs, vos joues bien roses, et vos chants si gais, si gais... que *papa Crétu* et *Ramonette* pourront à peine vous suivre.

— Puissiez-vous dire vrai, M. Rodolphe ! reprit Rigolette avec un grand soupir. Allons, adieu, mon voisin.

— Adieu, ma voisine, et à bientôt.

Rodolphe, ne pouvant comprendre comment madame George avait, sans l'en prévenir, amené ou envoyé Fleur-de-Marie à Paris, se rendit chez lui pour envoyer un exprès à la ferme de Bouqueval.



Au moment où il rentrait rue Plumet, il vit une voiture de poste s'arrêter devant la porte de l'hôtel; c'était Murph qui revenait de Normandie.

Le squire y était allé, nous l'avons dit, pour démasquer les sinistres projets de la belle-mère de madame d'Harville et de Bradamanti, son complice.

CXIV. — MURPH ET POLIDORI.



La figure de sir Walter Murph était rayonnante.

En descendant de voiture, il remit à un des gens du prince une paire de pistolets, ôta sa longue redingote de voyage, et, sans prendre le temps de changer de vêtements, il suivit Rodolphe, qui, impatient, l'avait précédé dans son appartement.

« Bonne nouvelle, monseigneur, bonne nouvelle ! s'écria le squire lorsqu'il se trouva seul avec Rodolphe, les misérables sont démasqués, M. d'Orbigny est sauvé... vous m'avez fait partir à temps... une heure de retard... un nouveau crime était commis !

— Et madame d'Harville ?

— Elle est tout à la joie que lui cause le retour de l'affection de son père, et tout au bonheur d'être

arrivée, grâce à vos conseils, assez à temps pour l'arracher à une mort certaine.

— Ainsi Polidori...

— Était encore cette fois le digne complice de la belle-mère de madame d'Harville. Mais quel monstre que cette belle-mère!... quel sang-froid! quelle audace!... et ce Polidori!... Ah! monseigneur... vous avez bien voulu quelquefois me remercier de ce que vous appeliez mes preuves de dévouement...

— J'ai toujours dit les preuves de ton amitié, mon bon Murph...

— Eh bien! monseigneur, jamais, non, jamais cette amitié n'a été mise à une plus rude épreuve que dans cette circonstance, dit le squire d'un air moitié sérieux, moitié plaisant.

— Comment cela?

— Les déguisements de charbonnier, les péré-



grinations dans la Cité, et *tutti quanti*, cela n'a rien été, monseigneur, rien absolument, auprès du

voyage que je viens de faire avec cet infernal Polidori.



— Que dis-tu ? Polidori...

— Je l'ai ramené...

— Avec toi ?

— Avec moi... Jugez... quelle compagnie... pendant douze heures côte à côte avec l'homme que je méprise et que je hais le plus au monde... Autant voyager avec un serpent... ma bête d'antipathie.

— Et où est Polidori, maintenant ?

— Dans la maison de l'allée des Veuves... sous bonne et sûre garde...

— Il n'a donc fait aucune résistance pour te suivre ?

— Aucune... Je lui ai laissé le choix d'être arrêté sur-le-champ par les autorités françaises ou d'être mon prisonnier allée des Veuves : il n'a pas hésité.

— Tu as eu raison, il vaut mieux l'avoir ainsi sous la main. Tu es un homme d'or, mon vieux Murph ; mais raconte-moi ton voyage... Je suis impatient de savoir comment cette femme indigne et son indigne complice ont été enfin démasqués.

— Rien de plus simple : je n'ai eu qu'à suivre vos instructions à la lettre pour terrifier et écraser ces infâmes. Dans cette circonstance, monseigneur, vous avez sauvé, comme toujours, des gens de bien et puni des méchants. Noble providence que vous êtes !...

— Sir Walter, sir Walter, rappelez-vous les flatteries du baron de Graün..., dit Rodolphe en souriant.

— Allons, soit, monseigneur. Je commencerai donc, ou plutôt vous voudrez bien lire d'abord cette lettre de madame la marquise d'Harville qui vous instruira de tout ce qui s'est passé avant que mon arrivée ait confondu Polidori.

— Une lettre?... Donne vite. »

Murph, remettant à Rodolphe la lettre de la marquise, ajouta :

« Ainsi que cela était convenu, au lieu d'accompagner madame d'Harville chez son père, j'étais descendu à une auberge servant de tourne-bride, à deux pas du château, où je devais attendre que madame la marquise me fit demander. »

Rodolphe lut ce qui suit avec une tendre et impatiente sollicitude.

« Monseigneur,

« Après tout ce que je vous dois déjà, je vous « devrai la vie de mon père !!!

« Je laisse parler les faits : ils vous diront mieux « que moi quels nouveaux trésors de gratitude en- « vers vous je viens d'amasser dans mon cœur.

« Comprenant toute l'importance des conseils

« que vous m'avez fait donner par sir Walter Murph, « qui m'a rejointe sur la route de Normandie pres- « que à ma sortie de Paris, je suis arrivée en toute « hâte au château des Aubiers.

« Je ne sais pourquoi la physionomie des gens « qui me reçurent me parut sinistre ; je ne vis parmi « eux aucun des anciens serviteurs de notre mai- « son : personne ne me connaissait. Je fus obligée « de me nommer ; j'appris que depuis quelques « jours mon père était très-souffrant, et que ma « belle-mère venait de ramener un médecin de « Paris.

« Plus de doute, il s'agissait du docteur Polidori. « Voulant me faire conduire à l'instant auprès de « mon père, je demandai où était un vieux valet « de chambre auquel il était très-attaché. Depuis « quelque temps cet homme avait quitté le château ; « ces renseignements m'étaient donnés par un in- « tendant qui m'avait conduit dans mon apparte- « ment, disant qu'il allait prévenir ma belle-mère « de mon arrivée.

« Était-ce illusion, prévention ? Il me semblait « que ma venue était même importune aux gens « de mon père. Tout dans le château me paraissait « morne, sinistre. Dans la disposition d'esprit où je « me trouvais, on cherche à tirer des inductions « des moindres circonstances. Je remarquai partout « des traces de désordre, d'incurie, comme si on « avait trouvé inutile de soigner une habitation qui « devait être bientôt abandonnée...

« Mes inquiétudes, mes angoisses augmentaient « à chaque instant. Après avoir établi ma fille et sa « gouvernante dans mon appartement, j'allais me « rendre chez mon père, lorsque ma belle-mère « entra.

« Malgré sa fausseté, malgré l'empire qu'elle pos- « sédait ordinairement sur elle-même, elle parut « atterrée de ma brusque arrivée.

« — M. d'Orbigny ne s'attend pas à votre visite, « madame, me dit-elle. Il est si souffrant, qu'une « pareille surprise lui serait funeste. Je crois donc « convenable de lui laisser ignorer votre présence ; « il ne pourrait aucunement se l'expliquer, et... »

« Je ne la laissai pas achever.

« — Un grand malheur est arrivé, madame, « lui dis-je. M. d'Harville est mort... victime d'une « funeste imprudence. Après un si déplorable évé- « nement, je ne pouvais rester à Paris chez moi, et « je viens passer auprès de mon père les premiers « temps de mon deuil.

« — Vous êtes veuve !... ah ! c'est un bonheur « insolent ! » s'écria ma belle-mère avec rage.

« D'après ce que vous savez du malheureux ma-



« riage que cette femme avait tramé pour se venger de moi, vous comprendrez, monseigneur, l'atrocité de son exclamation.

« — C'est parce que je crains que vous ne vouliez être *aussi insolemment* heureuse que moi, madame, que je viens ici, lui dis-je peut-être imprudemment. Je veux voir mon père.

« — Cela est impossible dans ce moment, me dit-elle en pâlisant; votre aspect lui causerait une révolution dangereuse.

« — Puisque mon père est si gravement malade, m'écriai-je, comment n'en suis-je pas instruite?

« — Telle a été la volonté de M. d'Orbigny, me répondit ma belle-mère.

« — Je ne vous crois pas, madame, et je vais m'assurer de la vérité, lui dis-je en faisant un pas pour sortir de ma chambre.

« — Je vous répète que votre vue inattendue peut faire un mal horrible à votre père! s'écria-t-elle en se plaçant devant moi pour me barrer le passage. Je ne souffrirai pas que vous entriez chez lui sans que je l'aie prévenu de votre retour avec les ménagements que réclame sa position. »

« J'étais dans une cruelle perplexité, monseigneur. Une brusque surprise pouvait, en effet, porter un coup dangereux à mon père; mais cette

« femme, ordinairement si froide, si maîtresse d'elle-même, me semblait tellement épouvantée de ma présence, j'avais tant de raisons de douter de la sincérité de sa sollicitude pour la santé de celui qu'elle avait épousé par cupidité, enfin la présence du docteur Polidori, le meurtrier de ma mère, me causait une terreur si grande que, croyant la vie de mon père menacée, je n'hésitai pas entre l'espoir de le sauver et la crainte de lui causer une émotion fâcheuse.

« — Je verrai mon père à l'instant, » dis-je à ma belle-mère.

« Et quoique celle-ci m'eût saisie par le bras, je passai outre...

« Perdant complètement l'esprit, cette femme voulut une seconde fois, presque par force, m'empêcher de sortir de ma chambre... Cette incroyable résistance redoubla ma frayeur... je me dégageai de ses mains... Connaissant l'appartement de mon père, j'y courus rapidement: j'entraï...

« Oh! monseigneur! de ma vie je n'oublierai cette scène et le tableau qui s'offrit à ma vue...

« Mon père, presque méconnaissable, pâle, amaigri, la souffrance peinte sur tous les traits, la tête renversée sur un oreiller, était étendu dans un grand fauteuil...



« Au coin de la cheminée, debout auprès de lui, le docteur Polidori s'apprêtait à verser dans une tasse que lui présentait une garde-malade quel-

« ques gouttes d'une liqueur contenue dans un petit flacon de cristal qu'il tenait à la main...

« Sa longue barbe rousse donnait une expression



LES

# MYSTÈRES

DE PARIS

PAR EUGÈNE SUE

---

ILLUSTRÉ DE 500 DESSINS ORIGINAUX

DE

MM. RICHARD, HENDRICKX, HUART, ETC.

---

PARIS.

LIBRAIRIE DE COQUILLION,

RUE RICHELIEU.

—  
1844